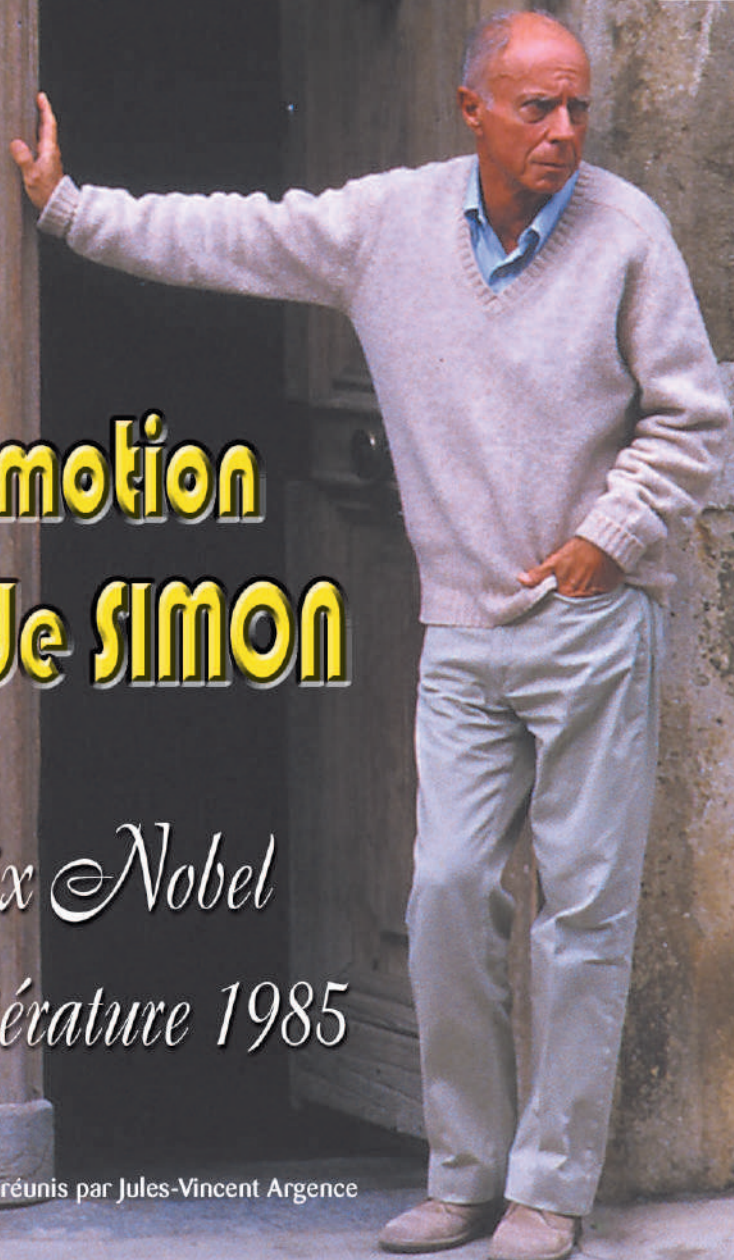


AMICALE DES ANCIENS
D'ARAGO



Septembre 2006



Promotion
Claude SIMON

*Prix Nobel
de Littérature 1985*

Textes et documents réunis par Jules-Vincent Argence

Claude SIMON

écrivain

1913 - 2005



Prix Nobel de Littérature en 1985

*"Mais comment savoir,
comment savoir que savoir"*

Claude Simon

Coordonnateur : Jules-Vincent Argence



Le mot du *Président de A.A.A.*

Les parrains des promotions précédentes du lycée Arago se sont tous illustrés dans des domaines très divers : le premier, Joseph Joffre, dans l'art militaire, le deuxième, Joan-Pau Giné, dans la chanson et le troisième, Aubert Puig, dans le rugby. Quant à vous, chers condisciples de la promotion 2006, vous pouvez être fiers d'être les lycéens de la promotion Claude Simon, écrivain, prix Nobel de littérature en 1985. Si longtemps, le lycée Arago a été considéré comme celui de l'élite, isolé dans sa tour d'ivoire, nous devons nous réjouir qu'aujourd'hui les exemples donnés à suivre soient aussi variés, riches et brillants.

En cette rentrée scolaire 2006, vous, nouveaux élèves de seconde, vous pouvez être honorés d'une telle distinction. L'Amicale des Anciens d'Arago vient de vous donner un parrain prestigieux, l'écrivain Claude Simon, qui fut, pendant les années 1920, élève du collège de Perpignan, devenu, aujourd'hui, votre lycée.

Dans un entretien avec un journaliste, Claude Simon définissait son travail d'écrivain comme celui d'un "artisan", un homme qui travaillait plusieurs heures par jour sur ses manuscrits, barrant, remaniant, réécrivant jusqu'au dernier moment, avant l'envoi à l'éditeur. C'est cet exemple de labeur quotidien, obscur et opiniâtre qu'il vous est proposé aujourd'hui de suivre parce qu'il ouvre la voie à la réussite, la plus éclatante pour Claude Simon, celle du prix Nobel, pour vous, la réussite dans vos études secondaires couronnées dans 3 ans par l'obtention du baccalauréat. Nous savons bien que c'est en connaissant mieux les hommes qui ont fréquenté les mêmes lieux que nous, que nous pouvons nous construire à l'ombre de leur éblouissante expérience en tant qu'homme et bâtir ainsi notre propre avenir.

Nous, anciens élèves du même lycée que vous, avons conscience que votre formation humaniste mais aussi technique, doit faire de vous, demain, des femmes et des hommes éclairés, plus cultivés, mieux informés, plus aptes à faire vivre, à faire avancer et à faire prospérer notre pays. Nous pensons que le choix de Claude Simon comme parrain de promotion contribuera à ce souhait.

Yvan Bassou,
Président de A.A.A.



Claude Simon en 1970, à Salses



Le mot du *Proviseur du Lycée Arago*

Vous entrez en ce mois de septembre 2006 au Lycée Arago, dans la promotion Claude SIMON. Dans 3 ans, vous sortirez "bacheliers".

En quoi le patronage de Claude Simon peut-il vous influencer ?

J'espère que ce sera dans l'amour de la langue française.

Au moment où notre ministre insiste sur le socle commun, en cette année scolaire 2006-2007 qui voit à Arago le début d'un nouveau projet d'établissement pour les 4 ans à venir, parmi beaucoup d'autres changements, il est une valeur essentielle qu'il faut absolument que vous partagiez : **on ne pense bien que si l'on s'exprime bien.**

Au siècle de l'approximation lexicale, de l'orthographe sacrifiée au culte du tout phonétique, quoi de plus beau que de promouvoir le mot juste, la phrase pertinente, la littérature comme exemple !

Claude SIMON a été un magicien du verbe. Je serais heureux que le fait d'être de la "**promo Claude SIMON**" vous donne envie de bien parler pour bien penser.

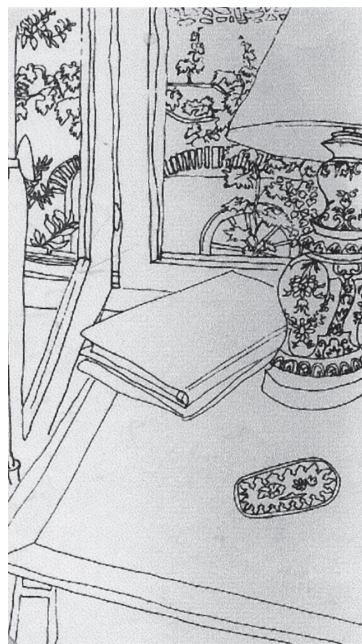
*Serge Pioli,
Proviseur du lycée Arago,
Juin 2006.*



Trois futures célébrités dans la classe de 5° du collège Arago, année scolaire 1924-1925 : Claude Simon est assis par terre à gauche. A l'autre extrémité, sur la même ligne, se trouve Charles Trenet, et en haut, le deuxième à gauche est Gilbert Brutus.

Bibliographie indicative

- Le Vent, *Minuit*, 1957
L'Herbe, *Minuit*, 1958
La Route des Flandres, *Minuit*, 1960
Le Palace, *Minuit*, 1962
La Chevelure de Bérénice (Femmes, *Maeght*, 1966), *Minuit*, 1983
Histoire, *Minuit*, 1967
La Bataille de Pharsale, *Minuit*, 1969
Orion aveugle, *Genève Skira*, 1970
Les Corps conducteurs, *Minuit*, 1971
Triptyque, *Minuit*, 1973
Leçon de choses, *Minuit*, 1975
Les Géorgiques, *Minuit*, 1981
Discours de Stockholm, *Minuit*, 1986
L'Invitation, *Minuit*, 1987
L'Acacia, *Minuit*, 1989
Le Jardin des Plantes, *Minuit*, 1997
Le Tramway, *Minuit*, 2001



Dessin de Claude Simon
© avec l'autorisation de Mme Réa Simon



Le prix Nobel de littérature

Le prix Nobel de littérature est l'un des cinq grands prix instaurés par testament en 1896 par le chimiste suédois Alfred Nobel (1833 - 1896) pour récompenser des scientifiques, hommes d'État ou écrivains bienfaiteurs de l'humanité dans les domaines de la physique, la chimie, la médecine, la paix et la littérature.

Doté de 10 millions de couronnes (environ 1,1 millions d'euros), il est décerné la première semaine d'octobre de chaque année par l'Académie suédoise.

Les lauréats sont élus dans le plus grand secret et la récompense a souvent une résonance politique, le jury Nobel n'hésitant pas à donner le prix de littérature à des écrivains persécutés ou interdits de publication dans leur pays. Le prix Nobel de littérature est aussi l'un des rares prix littéraires internationaux à récompenser des poètes ou des romanciers dont l'oeuvre

complexe est souvent, par nature, peu connue du public comme Claude Simon, en 1985, ou Gao Xingjian en 2000.

Le prix Nobel de littérature a été décerné pour la première fois à un Français : Sully Prudhomme, en 1901.

Depuis, 104 ans, il y a eu 13 prix Nobel français, parmi lesquels :

1904 : Frédéric Mistral

1915 : Romain Rolland

1921 : Anatole France

1927 : Henri Bergson

1937 : Roger Martin du Gard

1947 : Jean-Paul Sartre (qui a refusé)

1985 : Claude Simon

2000 : Gao Xingjian.

Tous font honneur à la langue et à la culture françaises.

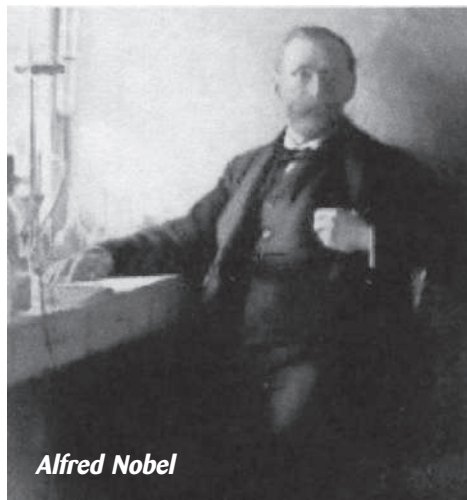
Quant à Claude Simon, ancien d'Arago, avec ses attaches catalanes, il est l'un de nos immenses ambassadeurs par son oeuvre universelle où l'on reconnaît par la précision du style et de la description des lieux et des figures locales sans qu'il ne les cite jamais.

Dans un entretien avec Mireille Calle-Gruber, en 1992/93, Claude Simon a dit :

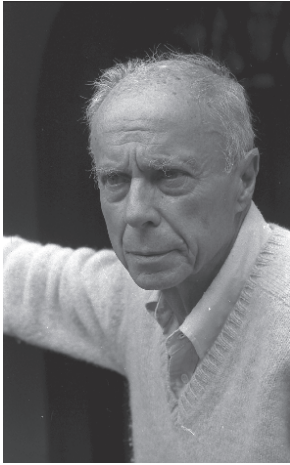
«Non seulement nous sommes les héritiers de tous les écrivains qui nous ont précédés, mais encore tout écrivain, loin de partir "ex nihilo", use déjà de ce "matériau" (mais peut-on ici employer ce mot ?) qu'est la langue, cette langue qui, comme on l'a très justement dit "parle déjà avant nous".»

Lycéens, lycéennes, soyez donc les héritiers des oeuvres de tous ces écrivains célèbres et de votre parrain de promotion, Claude Simon, vous y trouverez plaisir et savoir.

Jules-Vincent Argence



Alfred Nobel



Extraits du discours de Stockholm, 1985

"Si (...) l'on m'interroge, écrivait Paul Valéry, si l'on s'inquiète (comme il arrive, et parfois assez vivement) de ce que j'ai voulu dire (...), je réponds que je n'ai pas *voulu dire* mais *voulu faire* et que c'est *cette intention de faire* qui a voulu ce que j'ai dit." Réponse dont je pourrais reprendre les termes point par point : si l'éventail des motivations de l'écrivain est largement ouvert, le besoin d'être reconnu dont parle André Lwoff n'est peut-être pas la plus futile, car elle nécessite d'abord d'être reconnu par soi-même, ce qui implique un "faire" (je fais - je produis -, donc je suis), qu'il s'agisse de construire un pont, un navire, de "faire" venir une récolte ou de composer un quatuor. Et, si l'on se cantonne au domaine de l'écriture, faut-il rappeler que "faire" se dit en grec ποιεῖν , qui est à l'origine du mot *poème*, sur la nature duquel il faudrait encore s'interroger peut-être, car, si l'on s'accorde à concéder quelque liberté à ce qu'il est convenu d'appeler en langage populaire le poète, au nom de quoi le prosateur se la verrait-il refuser, et assigner au contraire la seule mission de conteur d'apologues, au mépris de tout autre considération sur la nature de ce langage dont il est censé se servir comme d'un simple

véhicule ? N'est-ce pas là oublier que, comme l'a dit Mallarmé, "chaque fois qu'il y a effort au style, il y a versification", oublier la question que pose Flaubert dans une lettre à George Sand : "Comment se fait-il qu'il y ait un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical ?" [...]

Que "faire", donc, pour reprendre le mot de Valéry qui, immédiatement, amène à la question suivante : faire avec quoi ?

Eh bien, lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser.

Et, tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, *au présent* de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention.

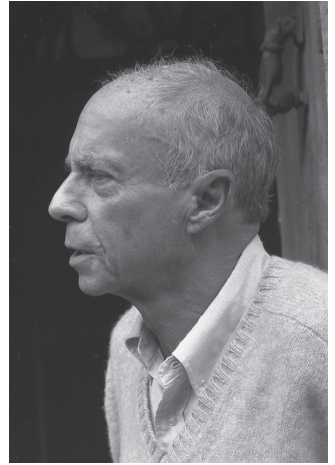
Claude Simon

Orion aveugle

Skira, " Les Sentiers de la Création "

1970 (avec 19 illustrations)

Repris sans illustrations, dans :
"Les Corps conducteurs", Minuit, 1971.



Quoique les règles de la perspective soient apparemment observées pour suggérer au spectateur la sensation de profondeur, le peintre s'est contradictoirement attaché à multiplier les artifices qui ont pour résultat de détruire cet effet, de façon que le géant se trouve partie intégrante du magma de terre, de feuillages, d'eau et de ciel qui l'entoure. Orion ne s'avance pas debout sur un chemin, son corps dans un axe vertical au plan de celui-ci, comme par exemple une pièce d'un jeu d'échecs debout sur une case de l'échiquier, entourée d'air et de vide de tous côtés. Il apparaît, au contraire, comme une figure de bas-relief, collé au décor qui est censé l'encadrer ou lui servir de fond. Le corps gigantesque saille ou s'enfonce selon les lumières et les ombres dans cette nature dont il ne se détache jamais. Le sol, les rameaux des arbres, les nuages, sont eux aussi habilement éclairés ou assombris, de sorte que tantôt les parties du corps dans l'ombre (le bras droit, le dos) ou dans la lumière (l'épaule et le bras gauche tâtonnant en avant, la jambe gauche tendue en arrière) se découpent nettement, tantôt d'autres parties (la jambe droite portée en avant, le milieu du corps, la main qui tient l'arc) se confondent avec eux. De ce fait le paysage perd toute dimension perpen-

diculaire à la toile. Au contraire il se bossèle, se creuse, projette en avant certains de ses éléments, non pas selon leur proximité ou leur éloignement rationnel mais selon les seuls besoins de cette rhétorique. Il cesse d'être ciel, cailloux, feuilles, pour se faire environnement, ou plutôt gangue. Ce ne sont pas des masses gazeuses, minérales ou végétales plus ou moins proches, à la façon des plans d'un décor, mais de simples accidents de lumière (ou de couleur) s'accrochant aux reliefs (saillies) d'une même et unique pâte moulée en ronde bosse. Si les objets lointains, comme par exemple la colline à l'horizon, au flanc de laquelle le chemin reparait, s'élève en serpentant, sont bien dessinés à une échelle plus petite, ils sont par contre ramenés au premier plan par la vigueur des contrastes et des accents. Le rocher qui surplombe la colline, aux pans violemment éclairés ou obscurs, le bouillonnement tumultueux des nuées aux noirs replis, sont de la même nature que le dos musculeux, rocheux, du géant englué dans cette argile où le créateur a pétri indifféremment les formes du monde vivant et inanimé.

Claude Simon

HOMMAGE A UN CITOYEN DE SALSES

Je commencerai en citant quelques lignes de Claude Simon.

"Je suis maintenant un vieil homme, et, comme beaucoup d'habitants de notre vieille Europe, la première partie de ma vie a été assez mouvementée : j'ai été témoin d'une révolution, j'ai fait la guerre dans des conditions particulièrement meurtrières (...), j'ai été fait prisonnier, j'ai connu la faim, le travail physique jusqu'à l'épuisement, je me suis évadé, j'ai été gravement malade, plusieurs fois au bord de la mort, violente ou naturelle, j'ai côtoyé les gens les plus divers, aussi bien des prêtres que des incendiaires d'églises, de paisibles bourgeois que des anarchistes, des philosophes que des illettrés, j'ai partagé mon pain avec des truands, enfin j'ai voyagé un peu partout dans le monde... et cependant, je n'ai jamais encore, à soixante-douze ans, découvert aucun sens à tout cela, si ce n'est, comme l'a dit, je crois, Barthes après Shakespeare, que "si le monde signifie quelque chose, c'est qu'il ne signifie rien"- sauf qu'il est. "

C'est le six juillet dernier que Claude Simon nous a quittés laissant derrière lui une œuvre richissime mais aussi le souvenir pour nous tous d'un homme simple et généreux à l'allure juvénile et au physique d'acteur hollywoodien.

Loin de moi l'idée de m'attarder sur une analyse précise de son travail d'écriture, beaucoup d'entre vous, ici présents, le feraient bien mieux que moi. Mais laissez-moi vous rappeler ceci : en transcrivant l'harmonie de l'univers dans son écriture, il recherchait avant tout la beauté du style. Il fut souvent taxé "d'illisible ou d'incompréhensible",



Réa Simon dévoile la plaque de la maison de Salses, en présence de Mme Grégoire, maire, le 13 Mai 2006.

nous nous accorderons tous à dire que lire Claude Simon c'est simplement faire l'expérience du beau.

Mais laissez-moi vous parler de l'homme d'ici, du Salséen qu'il était devenu. Alors qu'il passait une grande partie de l'année à Paris, il appréciait toujours de venir passer quelques mois parmi nous pour se reposer d'une vie que l'on imagine bien remplie. D'apparence rêveuse et nonchalante, il y avait dans son regard perçant l'œil du photographe capable de décrire les êtres et la nature avec une minutie microscopique. C'est cette attention de tout et de tous qui lui valait la ri-



chasse de ses rencontres, ici ou ailleurs. Toujours aimable avec les habitants de notre commune, qui le lui rendaient bien. Tous savaient qu'il était écrivain, secret, comme ses livres dont on disait qu'ils étaient si mystérieux, ... Et puis vint le Prix Nobel et le charme ne fut pas rompu. Malgré les honneurs et la célébrité, il n'en demeurait pas moins l'écrivain qui habitait la grande maison, place de l'église.

Après un an de travaux et de trajets quotidiens depuis Perpignan, c'est en 1963 qu'enfin Claude et Réa vinrent s'installer à Salses, dans cette grande demeure attachante et mystérieuse. La restauration fut simple, en respect avec la rigueur de la bâtisse. En tant que témoin privilégié, laissez-moi vous raconter : les cours intérieures et les escaliers pourraient vous laisser penser que vous êtes dans un labyrinthe, que le mobilier, sans aucune ostentation, est là, posé par hasard, ou que les multiples petits assemblages de cailloux, véritables œuvres d'art, offerts au regard pour notre seul plaisir, sont autant d'indices pour saisir ce dédale. Eh bien, cette maison est à l'image de son œuvre, déstructurée en apparence, et pourtant minutieusement étudiée. Elle représente aussi leur passion commune pour la pierre et la terre, pour la vigne et la lumière, comme si investir cette demeure signifiait forcément respecter la nature environnante qui s'offrait à eux.

Le couple hérita cette maison de la mère de Claude, elle-même petite-fille du général Lacombe-Saint Michel (qui se distingua pendant la Révolution). Réa me racontait, il y a quelques jours, que les régisseurs de la famille Lacombe-Saint Michel utilisaient le rez-de-chaussée, et que des pyramides de figues trônaient sur la table de la cuisine animée par un grand feu de cheminée. Je vous laisse imaginer les innombrables souvenirs que

recèle cette maison.

Vivre à Salses, c'était l'antithèse de la vie parisienne, ce qui n'excluait pas que ce fût un lieu de travail, un lieu d'inspiration. Souvent, aux heures les plus chaudes de la journée, au moment où la foule se disperse, l'on pouvait distinguer la silhouette de Claude Simon se baladant aux abords de la Forteresse ou déambulant dans la garrigue, observant attentivement la nature qu'ils aimaient tant. Le couple appréciait particulièrement l'aridité et l'intense lumière qui, je sais, rappelle à Réa sa Grèce natale.

Au risque de citer un lieu commun, je ne vous apprendrai rien en vous disant que der-



Claude Simon dans les vignes de Salses

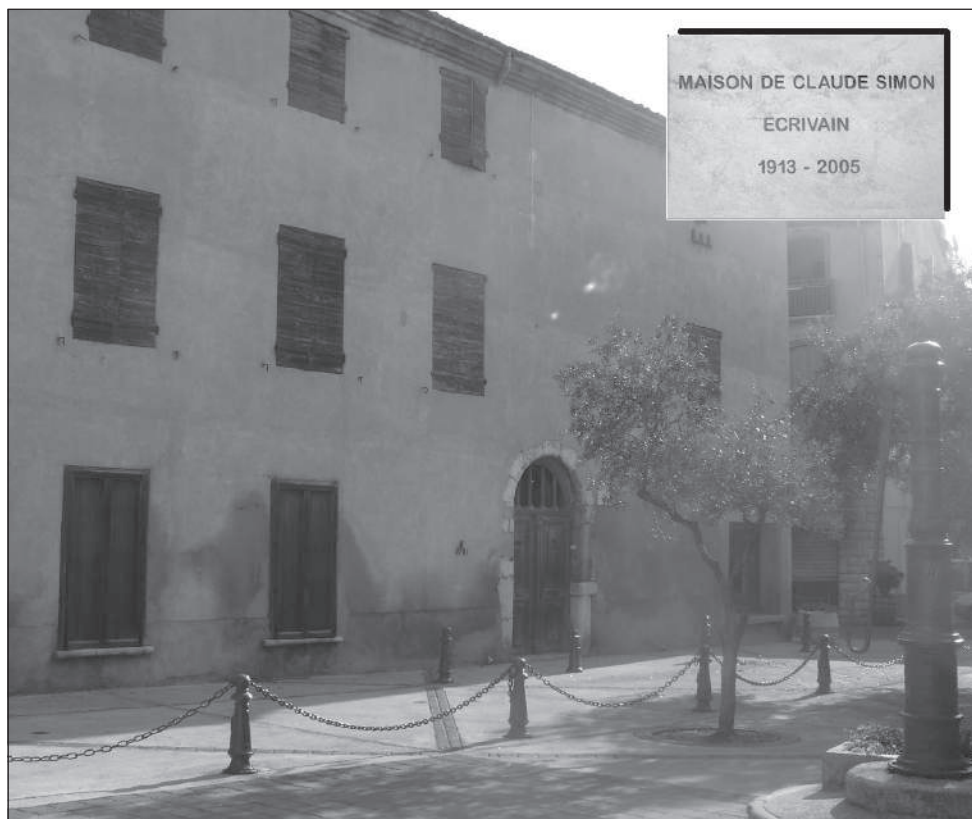
rière un grand homme se cache une femme d'exception, et cette femme n'est autre que Réa Simon qui a tenu à ce que ce soit Salses qui rende le premier hommage à Claude. Je voudrais avant tout la remercier d'être là, parmi nous, et d'avoir accepté que cette plaque soit apposée sur la maison afin que jeunes et moins jeunes, Salséens et non Salséens, puissent s'interroger, raconter, critiquer, aimer ou admirer l'écrivain et le bel homme qu'il était.

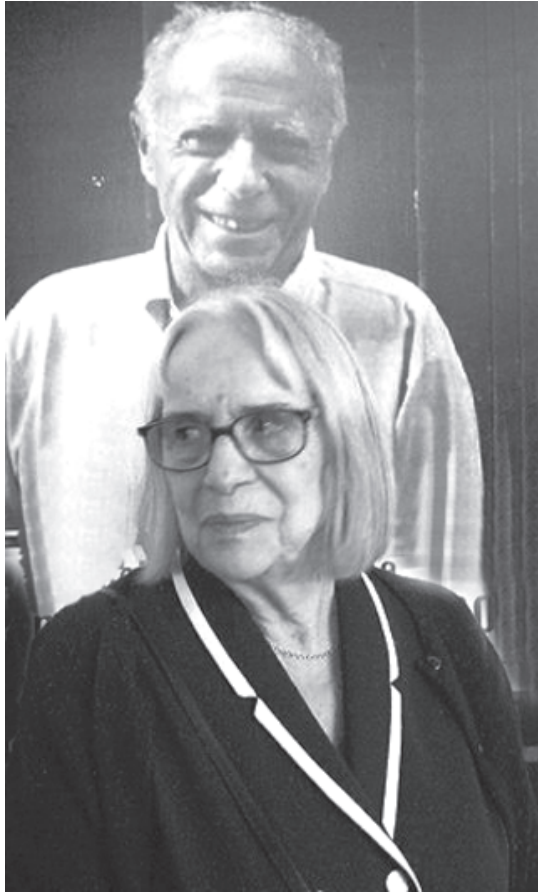
Je la sais timide et modeste mais je laisse la parole à Claude Simon lorsqu'il disait d'elle : "Elle a le jugement le plus sûr que je connaisse". Conseillère et protectrice, elle était le pilier du quotidien mais aussi une vé-

ritable confidente littéraire. Je me souviens d'avoir assisté à de longues discussions enflammées sur la place d'une seule virgule ou la nature d'un mot. Je crois qu'elle était celle que nous voudrions toutes être, elle était toutes les femmes à la fois.

Ce n'est un secret pour personne qu'il était passionné de peinture et de photographie. Il y chercha pendant longtemps une précision qu'il ne trouvera que dans la littérature. Il était anti-conformiste et travailleur acharné. Laissez-moi ajouter ceci (plagiant je ne sais plus quel critique) il était le plus grand peintre de la littérature française.

*Marie-Claude Grégoire,
Maire de Salses*



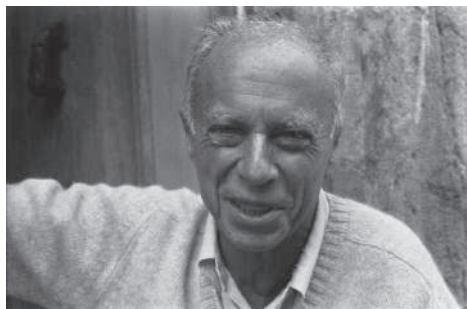


Claude Simon et sa femme Réa

Réa dit de Claude Simon que, dans ses livres
"La chronologie est bousculée ; pour lui, chaque page a un intérêt, une beauté ; il travaillait beaucoup ses textes. Pour aboutir à la perfection, à la beauté."

Et elle ajoute :

"C'était un homme très bon, et généreux aussi."



Pourquoi lire Claude Simon aujourd'hui ?

A propos du *Tramway*...

Table ronde sous la direction de M. Claude COLIN

Professeur agrégé de Lettres Modernes au Lycée François Arago

Empressez-vous d'embarquer dans *le Tramway*, vous ne serez pas déçu du voyage ! Pour son dernier trajet, le wattman, Claude Simon n'hésite pas à se dévoiler. Ainsi le conducteur propose à ses passagers un travail d'investigation. Il leur donne des indices permettant de comprendre que l'itinéraire se déroule en partie dans notre région sans jamais en citer le nom... Vous garderez sûrement, lors de votre arrivée au terminus, un souvenir mémorable de ce voyage que vous conseillerez à votre entourage.

Sarah Barry, 1ère L1

" Les graduations en bronze jaune et en relief dessinaient sur le cadran un arc de cercle vers lequel pointait un ergot solidaire de la manette [...] " p.11

L'histoire commence in medias res, le narrateur, enfant, s'est faufilé dans la cabine du conducteur du tramway ; ils sont seulement deux ou trois collégiens à y être admis. On comprend vite que le chauffeur incarne l'image du père absent aux yeux d'un enfant dont la mère est veuve de guerre. *Le Tramway* est une écriture de la mémoire, celle du narrateur allongé sur son lit d'hôpital, qui se souvient de ses fragments d'enfance. Effets de style : une parenthèse, un élément d'une scène discrètement mis en lumière.

Angèle Baudry et Anaëlle Tribout-Dubois, 1ère L1



Gare Tramway au départ de Perpignan

" [...] petit tube ventru, grisâtre, dont l'enveloppe de mince papier imbibée de salive et



Avec *Le Tramway* vous voyagez dans une atmosphère étale, entre tirades et parenthèses, descriptions et métaphores. Claude Simon parviendra à vous faire vivre et ressentir ses émotions présentes comme passées et vous oublierez les quelques longueurs de son ouvrage.

Sophie Crabie, 2ème1

rendue transparente laissait entrevoir la couleur brune du tabac maladroitement enrobé,

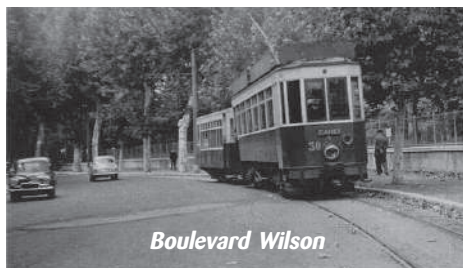
Un tramway. Un livre. Un souffle pèse sur ce roman, comme une tramontane baigne le pays sang et or. Claude Simon maîtrise, torture, modèle les émotions en leur donnant des couleurs et des formes. Il peint avec des mots sa réalité, sa propre vision d'un trajet bariolé ; les paysages s'enchaînant, riches, éclatants, parfois étouffants, sont un théâtre où les protagonistes ne sont que des silhouettes mouvantes, des ombres, des "hommes troncs", noirs et glacés...

Jim Noel, 1ère L1

bosselé parfois, presque crevé, par quelque brin (une " bûche ") trop gros ou mal tassé." p.13

Ouvrir *Le Tramway*, c'est se plonger dans un vieil album de famille, vaguement poussiéreux où s'entrecroisent les pans, les strates de vie d'un narrateur nostalgique du temps passé...

Thibaut Cour, 1ère L1



" [...] le frais ruissellement, ici ou là, d'une de ces rides dont la crête se brisait, les lueurs

Au-delà du simple souvenir de l'enfance du narrateur, *le Tramway* représente une certaine vision de la vie ; un départ fixé où chacun peut monter s'il en a les moyens, un voyage que quelques-uns abrègent, mais que tout le monde finit par abandonner au terminus. Le roman établit aussi un parallèle entre ce tramway et un événement important pour le narrateur : son hospitalisation. Il (re)naît au sortir de son opération, vit en "transit", est transporté dans une chambre individuelle (là aussi les descriptions sont extrêmement détaillées et frappantes, donnant un aperçu de l'univers du malade) et, enfin, voit la mort, depuis sa fenêtre, dans le jardin. L'attente est chez lui continuelle et revêt une dimension cyclique, comme le prouve le va-et-vient incessant entre passé et présent, tout au long du récit.

Alice Dauriach, 2ème1

du couchant allumant des reflets de bronze sur l'eau non plus bleue mais d'un vert

Les fragments autobiographiques d'un proche et d'un lointain passé se côtoient, se croisent. Ainsi se dévoilent deux époques très différentes, deux âges, deux mondes qui font, avec légèreté, la matière dense d'un livre assez court, mais riche en descriptions. Une oeuvre en forme de mémoire inspirée par les souvenirs.
L'aller-retour donne son lent tempo au livre.

Elisa Portes, 2ème1

bouteille allant s'assombrissant, noir à la fin dans le silence noir où l'on ne distinguait

Un wattman désabusé, réside en ce roman,
Silencieux, taciturne, tellement intrigant,
Homme solitaire, sa vie est son travail,
Cigarette éteinte, il ne quitte pas les rails.
Il est comme un dieu en habits d'ouvrier,
Et l'enfant Simon l'a longtemps dévisagé,
Debout dans la fumée, il tient ses instruments,
Et conduit le tramway du pays catalan!

Justine Destaville, 2ème1

plus le pont qu'à la faible lueur roussâtre d'un fanal, [...] " p.56

Le Tramway est une oeuvre étrange et symbolique qui évoque, au travers de plusieurs thèmes dont ce dernier est le lien et le point de départ, un monde ancien et révolu sur lequel flotte "l'impalpable et protecteur brouillard de la mémoire", une oeuvre qui déroule des images et des réminiscences flétries qui s'acheminent, tout comme un narrateur vieillissant, vers le néant.

Felix Pellefigues, 1ère L1



Arrivée à Canet

" ... Si belle au milieu de toutes ces fleurs !..." Non. Terrifiante sans doute, avec son nez

Les parenthèses sont utilisées telles des poupées russes, les unes dans les autres, nous faisant perdre un bout pour en reprendre un autre puis nous perdre à nouveau. Elles constituent le tissu mémoriel et analogique du texte, et rendent omniprésent le narrateur tout au long du roman.

Célia Perez, 2ème1

en lame de couteau, sa peau cartonneuse et grise collée aux os de la face par la souffrance.

Le Tramway est une oeuvre qui requiert une autre approche qu'un roman traditionnel : ici, il s'agit de mettre en valeur un élément de réflexion à travers une structure, un cadre, un paysage ; et les personnages comme l'action n'ont au final qu'une valeur utilitaire. Au moyen de phrases construites comme des tunnels, le narrateur nous plonge au plus profond de sa conscience, dans un voyage où la perception des contours dessine d'autant mieux le motif du discours qu'il laisse la place à l'extrapolation, à la matérialisation dans la pensée d'un monde difficile à percevoir.

Pierre Carlier, 1ère L1

Mais on avait refermé le cercueil avant mon arrivée. Restait le parfum lourd et entêtant

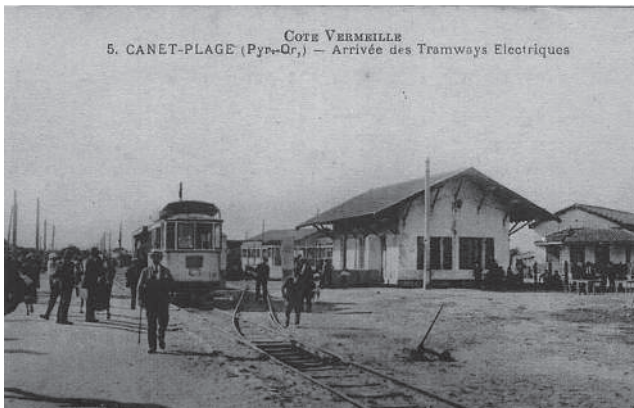
Le style de Claude Simon, dans *Le Tramway*, est très différent de ceux étudiés en classe. La façon d'exprimer les détails et descriptions rend le livre très spécial. Tout au long du roman on trouve de longues phrases et des parenthèses qui expliquent généralement le mot précédent. Ce choix est judicieux même s'il ne rend pas la lecture particulièrement aisée...

Camille Marco, 1ère L1

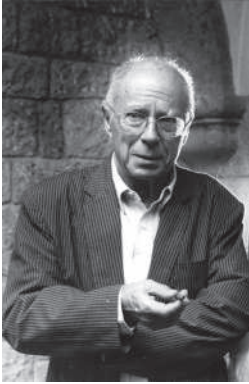
des fleurs et la fade odeur de la cire fondue qui glissait lentement le long des cierges." p.139

Claude Simon emploie lui-même le terme de "magma" pour caractériser son écriture qui est toujours prête à engendrer entre les éléments les plus divers des relations inattendues. Les temps s'entrechoquent au gré d'une mémoire morcelée qui procède par juxtapositions : il s'inscrit ainsi parfaitement dans le Nouveau Roman. Totalement confiant dans le pouvoir associatif des mots, Claude Simon se distingue par une écriture qui se déploie dans un jeu de reprises et de variations. La phrase elle-même prolifère, mais la qualité de la langue, les tournures pleines d'humour et pourtant tellement réalistes sont tout autant d'éléments qui contribuent à rendre le texte plus agréable...

Jennyfer Guasch, 1ère L1



Gare de Canet



Leçon de vie

Le 30 octobre 1993, Claude Simon recevait le doctorat honoris causa de Queen's University en Ontario (Canada). Il venait d'avoir 80 ans. J'eus l'honneur et le bonheur d'être son « Academic Host » et d'organiser à cette occasion un colloque sur « Écriture et Mémoire » en hommage à son oeuvre. Lors de la cérémonie de remise du doctorat honoris causa, Claude Simon prononça à l'adresse des étudiants gradués et de la communauté scientifique de l'Université la très belle allocution reproduite ci-dessous : leçon d'intelligence et de modestie tirée de l'expérience d'une vie d'écrivain.

*(Mireille Calle-Gruber, écrivain,
membre de l'Académie des Arts et des Lettres, Société royale du Canada)*

Allocution de Claude Simon

Je suis bien embarrassé d'avoir à prendre ici la parole dans de telles circonstances.

Tout d'abord je veux, Madame Chancellor, Monsieur le Principal, Monsieur le Recteur et Membres de cette très honorable Assemblée, remercier votre Université de l'honneur qu'elle me fait aujourd'hui en me conférant le titre de docteur honoris causa. Je suis à la fois extrêmement sensible et extrêmement gêné en ce sens qu'il me confère une sorte de respectabilité en même temps que des responsabilités un peu lourdes pour un homme qui, sa vie durant, n'a rien fait d'autre que de chercher à établir entre les mots et les choses qu'ils évoquent à notre esprit des rapports ou, si l'on préfère, des harmonies indifférentes, comme le dit Elie Faure, aux valeurs que les moralistes attribuent à ces choses ou à ces rapports.

Et voilà que cette robe dont je suis revêtu me fait l'obligation de parler à des jeunes gens et des jeunes filles d'une façon que la morale courante ne réprovoque pas trop – du moins je l'espère car il se trouve que c'est bien souvent en enfreignant ses lois (ou tout au moins, comme Galilée et combien d'autres, en contestant certaines d'entre elles) que l'esprit humain s'avance, non pas nécessairement sur le chemin d'un « progrès », notion qui, du moins dans le domaine de l'art, est dépourvue de sens, mais au sein d'un mouvement général des idées et des sociétés sans lequel il n'est que stagnation, immobilité, répétition des mêmes formes, néant.

Le mouvement, donc. Y participer. Ne serait-ce que de façon infime. D'autres, plus qualifiés que moi, diront peut-être dans quelles voies se diriger, dans quel sens. Pour



ma part, je ne suis pas prophète. Tout au plus peut-on observer que ces mouvements de l'esprit sont imprévisibles : ils obéissent tantôt à des principes d'opposition (par exemple, en peinture, la rigueur du Cubisme succédant aux charmes irisés de l'Impressionnisme), d'autres fois à un principe de filiation, ainsi, toujours dans le domaine de la peinture, le tachisme ou l'abstraction lyrique se réclamant de l'Impressionnisme et, à ce sujet, je citerai la boutade d'un critique d'art rappelant que de leur temps (du temps des Impressionnistes) leurs rares défenseurs disaient, par exemple devant les Nymphéas de Monet : « Reculez-vous ! reculez-vous, et vous verrez que cela représente quelque chose ! », tandis qu'aujourd'hui les tachistes qui se cherchent des ancêtres respectables disent aux gens en leur montrant ces mêmes Nymphéas : «Rapprochez-vous, rapprochez-vous, et vous verrez que ça ne représente rien !»

Que puis-je donc ajouter ?

Jusqu'à maintenant, vous avez été guidés par ces excellents maîtres qui non seulement vous ont transmis un précieux savoir mais encore, avec patience et compréhension, corrigeant vos erreurs ou vos étourderies, vous ont aidés à ne pas vous égarer.

Mais à partir d'aujourd'hui, et quels que soient vos appuis, vos connaissances ou vos diplômes, vous devez savoir que vous allez être seuls. Seuls à chercher et à faire votre chemin dans cette société des hommes qui, même sous les régimes démocratiques où nous avons la chance de vivre, n'a pas pour ses membres cette indulgence et cette sollicitude qui vous ont entourés jusqu'ici, il s'en faut, et où aucun faux pas ne vous sera pardonné.

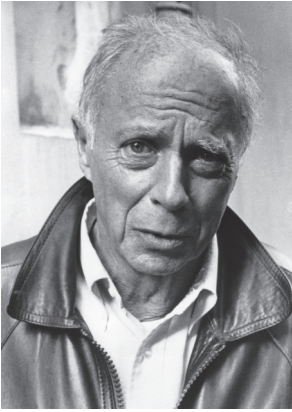
Il y a quelques années, j'étais, avec d'autres lauréats Nobel, invité à Paris par le Président Mitterrand à une rencontre, un échange d'idées, et je me rappelle les conseils que l'un d'eux, un scientifique,

suggérait de donner aux jeunes. Ils étaient apparemment d'ordre essentiellement pratique et très prosaïques, tels que : tiens toujours tes affaires en ordre, lave-toi les mains, respecte tes horaires, ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire le jour même, etc., etc. Et, certes, je pourrais les reprendre à mon compte, mais en me permettant toutefois d'en ajouter encore un que, je pense, le scientifique en question ne désavouerait pas et qui, d'après mon expérience personnelle, est fondamental : c'est d'apporter dans tout travail l'observation la plus attentive au moindre imprévu, et, à l'exemple de Fleming alerté par les moisissures inattendues dans ses éprouvettes, loin de passer outre à ce qui semble un obstacle, paraît contrarier le projet initial, ne le rejeter qu'après l'avoir soigneusement examiné, sinon, bien souvent, en faire son profit, l'intégrer, autrement dit (et ce qui est loin d'être contradictoire), persévérer dans l'effort en sachant, comme me le disait Raoul Dufy, « abandonner le tableau que l'on voulait faire au profit de celui qui se fait ».

Merci de votre attention, et bonne chance à tous !



Queen's University, Canada



Claude Simon : Perpignan et au-delà

Que peuvent découvrir un lycéen ou une lycéenne du lycée Arago à la lecture de Claude Simon ? D'abord, récurrent dans l'oeuvre, le portrait de leur propre ville. Car Simon, élevé à Perpignan, écrit "à base de vécu". Prenons, dans *Le Tramway*, l'exemple de ces jeunes, rentrant de l'école, qui "traversent au galop la cour du collège, passent galopant devant le Tribunal, traversent la place où s'élevait la statue, suivent, toujours en galopant, le quai de la Préfecture, pour déboucher enfin devant la façade rococo du cinéma et voir disparaître au loin la motrice du tramway" (p.32-33).

Tout habitant de Perpignan se sentira chez lui dans ce texte, dans des rues et devant des monuments et des bâtiments connus. Il aura l'impression de galoper avec ces garçons dans les rues et devant des monuments et des bâtiments connus. De même, *Le Vent*, *Histoire*, *L'Acacia* évoquent des quartiers disparus qui lui sembleront familiers. Il ne s'agit pas simplement de la topographie mais, aussi, de l'histoire d'une ville. L'histoire au quotidien - ce tramway, par exemple, disparu depuis les années cinquante, mais reconstitué dans le détail par la puissance d'un langage mer-



Aujourd'hui, dalle Arago

veilleusement évocateur. Et, également, la grande Histoire : dans *L'Acacia*, deux départs en guerre à partir de cette même ville, départs tristement comparés, celui de 1914 dans l'allégresse générale de la population, celui de 1939 dans le malaise et la désillusion.



révolution - française, russe - et celle que Simon a lui-même vécue brièvement à Barcelone, en 1936. Simon parle de la guerre avec horreur et colère ; il traite les révolutions avec l'ironie acerbe d'un esprit généreux dont les espoirs ont été déçus. D'autre part, cette oeuvre ne perd jamais de vue l'expérience des individus. Pour ceux et celles qui sont les victimes de la guerre - soldats au front, femmes (et, en premier

Mais c'est là justement que l'on reconnaît à quel point l'oeuvre de Simon dépasse le cadre de Perpignan. Dans son oeuvre romanesque, Simon ne cite pas ce nom de ville. Il prend même soin de se distancier de tout ce qui lui paraît trop particulier à Perpignan. Dans *Le Tramway*, il évoque "ce prolongement coudé du boulevard du Président-Wilson qui, changeant de nom à partir de là, ne portait plus que celui d'une personnalité locale" (p. 36). Ainsi, l'écrivain donne le nom du président américain qui, à la tête de son pays lors de la première guerre mondiale, a laissé son nom à beaucoup de rues en France. Mais il s'abstient de toute précision en ce qui concerne la "personnalité locale" .

C'est que Simon tient à situer son oeuvre ailleurs. D'une part, cette oeuvre décrit les grands mouvements de l'histoire communs à tous les Français, à tous les Européens : les guerres du vingtième siècle, et diverses tentatives de

lieu, sa propre mère) destinées à attendre et à souffrir - Simon a une compréhension et une compassion sans pareilles. Mais son oeuvre célèbre aussi l'expérience première, appartenant à tous les temps, qui est celle des sens. L'écriture de Simon fait magnifiquement revivre la sensation physique, par exemple, l'essoufflement désespéré de quelques collégiens qui, au bout d'une course à travers un centre ville, voient "disparaître au loin la motrice du tramway" .

Alastair B. Duncan,
Professeur à l'Université de Stirling, Ecosse.





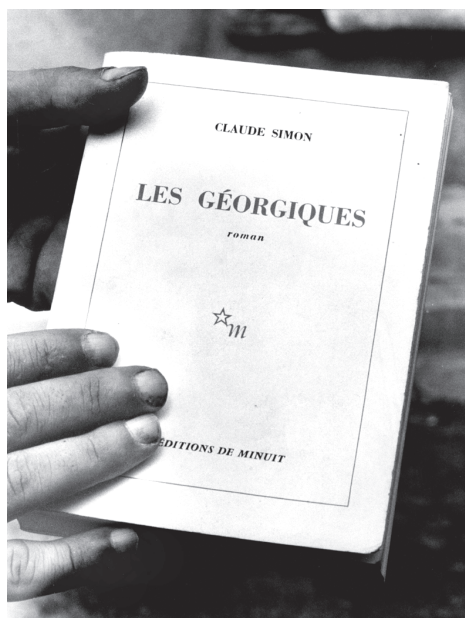
Les Géorgiques

de Claude Simon

Une oeuvre qui fait terre et mémoire

À l'enseigne de Virgile et du poème latin qui célèbre les travaux de la terre, Claude Simon donne, avec *Les Géorgiques* (1981)¹, un " roman " d'une forme et d'une puissance prodigieuses, où la composition orchestrale s'efforce, par tous les moyens d'écriture, de faire entendre ce qu'il y a d'incommensurable dans l'ordre du vivant ; ce qui est en travail dans la secrète croissance de la vie, la travaille de mortelles défaites. Telle " la pluie multiple, infinie, ce grignotement menu, comme la matérialisation, la mise en bruit pour ainsi dire, de millions et de millions de nombres, de décimales contenues entre les claquements sonores, scandés, des grosses gouttes de plus en plus rapprochées, le temps découpé en millions de millions d'infinitésimales fractions, de secondes, d'années, de siècles... " L'exorbitant récit de l'être-au-temps requiert les raisons organiques du texte plutôt que les chronologiques ; donne lieu à un roman qui fait terre et mémoire du subtil assemblage textuel.

Ainsi, conjuguant le retour cyclique du motif des saisons et la reprise concertée des scènes narratives, faisant lever le chant intime au cœur de l'épique et la narration dans la description², Claude Simon organise une marqueterie de trois récits : le récit de LSM (Lacombe Saint-Michel, élu Conventionnel



en 1792), révolutionnaire et régicide, promu Général en l'An II, qui écrit, depuis les campements militaires où le tient la guerre, des lettres ordonnant à son intendante Batti les travaux saisonniers sur ses terres ; le récit de O combattant volontaire engagé dans la guerre d'Espagne ; le récit du cavalier chevauchant éperdu sur la route des Flandres dans la débâcle de 1940 ; le cavalier qui est aussi le narrateur tressant tous ces fils dans sa main d'écriture. Cette main du présent et de la remémoration, "éclairée d'un jour



frisant", "sillonée de milliers de rides, comme du crêpe georgette", est aussi la gardienne de l'archive : elle "feuillette" les cahiers de l'ancêtre, découverts derrière une tapisserie au motif de "guirlandes de feuillages".

L'ouverture du roman, avec la description d'un dessin à l'antique, puis la geste du Général, entre elles la césure du montage, avise le lecteur : non pas d'après nature, ces géorgiques simoniennes, mais d'après l'art, travaux de terre travaux de guerre comme autant de labours d'écriture, conquérant ou plantant "par procuration" "de cette encre brune, couleur rouille, sur le papier grenu". Des travaux, donc, mais au rythme cardiaque de leur devenir-phrase, tout d'interruptions et reprises, où les mots bout à bout forment boutures, greffes, les récits poussent ensemble. Œuvres d'œuvres. Plus exactement, il y va de l'épos : le poème, mais sans mètre ni maîtrise héroïque. Il somme le roman de battre le temps. En cinq mouvements : staccato des récits en entrelacs ; lento d'une défaite annoncée ; presto dans la reprise des entrelacs ; lento d'une révolution avortée ; staccato des récits tressés. Puis au final, LSM à Batti, solo de la voix - poignante d'être ainsi lancée, au bord de la page blanche : "et encore une fois croyez-vous que j'aie tant d'années à jeter par les fenêtres ?..." Le rythme du roman donne passage au flux ontologique, le porte à pulmonation, lui fait traverser les parenthèses de la phrase comme autant de diaphragmes. Géorgique, ici, c'est le nom même de l'écriture. Sa carrière quotidienne : la vie en travail, le texte en gésine. Le cours du deuil, aussi, que comportent tout cycle vital et toute

révolution, jusqu'à la scène, sublime, pas une vanité pas même un tombeau, de la lecture de l'effacement sur la pierre de l'épithaphe de Marie-Anne, première épouse jeune morte de LSM.

À la fin du livre, l'écriture géorgique trouve un de ses plus beaux emblèmes dans le récit de l'amour ailé : deux libellules accouplées en plein vol, décrites comme le "précieux bijou, le délicat chef d'œuvre d'orfèvrerie". *Les Géorgiques* de Claude Simon est un chef d'œuvre, pièce unique de la littérature. L'écrivain donne au magma des émotions une forme féconde, et à toute forme une respiration : elle assure l'inlassable réancrage du vécu dans les destinées du Poème.

Mireille Calle-Gruber, Ecrivain

Professeur, La Sorbonne-Nouvelle - Paris III

Auteur de *Le Grand Temps*.

Sur Claude Simon (Septentrion 2004) ;

Assia Djebar (adpf, 2006) ;

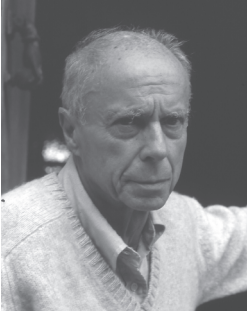
dirige les Œuvres Complètes de Michel Butor (I. Romans, La Différence, mars 2006).



**Réa et Claude Simon
avec Mireille Calle-Gruber
au mas Simoun, en 1993**

¹ Réparaît dans la collection « double », Éditions de Minuit, février 2006.

² Mireille Calle-Gruber, "Le récit de la description ou de la nécessaire présence des demoiselles allemandes tenant chacune un oiseau dans les mains", postface à Claude Simon, Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, édition établie par Alastair B. Duncan avec la collaboration de Jean H. Duffy, Gallimard, 2006, p. 1527-1549.



Claude Simon, *aux quatre coins du monde*

*Claude Simon a eu, tout au long de sa vie, le goût du voyage. Dans **Le Jardin des Plantes**, son avant-dernier roman, publié en 1997 aux éditions de Minuit, qu'il définit comme le "portrait d'une mémoire", il évoque, entre autres thèmes et par fragments, ses voyages "aux quatre coins du monde". Sa passion de voir et de décrire se déploie avec une intensité particulière dans les souvenirs de voyages en avion.*

Le monde que parcourt l'écrivain-voyageur est d'abord un monde survolé. On est frappé par la fréquence remarquable, dans *Le Jardin des Plantes*, des descriptions de paysages vus d'avion. Plus qu'un simple moyen de transport, symbole d'une dimension planétaire du voyage, l'avion est le lieu privilégié d'un *surplomb* : du Kazakhstan qui "offre à perte de vue une surface ocre, sans relief apparent, sans une ville, sans un village, sans même une ferme, une route, un sentier" (p. 52), de la frontière entre l'URSS et la Chine ("mais où passait-elle dans ce chaos, ces entassements de glaces et de parois miroitantes surgies là, se bousculant" (p. 65), de la Sibérie où "l'aube colore de rose les pentes d'un moutonnement de collines basses qui se succèdent à perte de vue en une vague étendue bleuâtre" (p. 90), ou simplement, quelque part au lever du jour, des "nuages dont les moutonnements parallèles et monotones s'étendent à perte de vue, sans un trou, sans une fissure, glissant imperceptiblement sous l'avion qui semble

suspendu, immobile, métallique et sans poids au-dessus de quelque planète gazeuse, de quelque astre mort, hors du temps, inhabité et glacé" (p. 221).

À perte de vue : l'expression revient pour dire l'épuisement voluptueux du regard dans un spectacle aux dimensions illimitées. À cette altitude, la géographie physique efface la géographie humaine. La terre n'est plus qu'une pure matière étalée, modelée, convulsée, parfois même volatilisée, que le regard descriptif travaille comme le peintre travaille à la brosse ou au couteau. À moins qu'en poète il ne la métamorphose par des comparaisons : les collines de Sibérie évoquent le "cuir épais de quelque monstre, de quelque vieux pachyderme, gris, couturé de cicatrices et de rides, semé de poils rares" (p. 91), les lumières de Hollande et de Belgique semblent des "chapelets égrenés" ou les "mailles d'un filet tendu sur les ténèbres" (p. 154), celles de la côte est des États-Unis sont "autant de coulées de métal en fusion crevant la surface ténébreuse de la terre" (p. 206), les îles du Japon "comme



des coquilles d'huîtres, brunes, posées sur le scintillement de l'océan" (p. 305).

Dans cet *entredeux* du vol ne règne plus que le temps cosmique des aubes, des crépuscules, des nuits qui donnent à chaque fragment textuel une couleur différente, toujours scrupuleusement notée : "Au retour, le disque vermillon du soleil reste longtemps suspendu au-dessus de l'horizon, sur la gauche de l'avion" (p. 91) ; "Dans le noir on commence peu à peu à distinguer vers l'est une mince ligne rose séparant le ciel de la mer de nuages. Elle s'élargit en s'étirant en même temps qu'elle change de couleur, un moment rouge feu, puis saumon, reflétée par

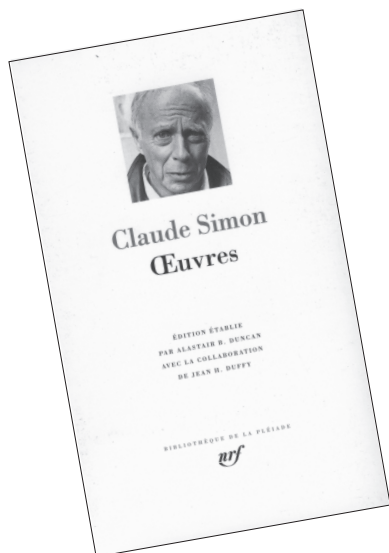
le bord d'attaque de l'aile et l'ouverture arrondie des réacteurs" (p. 221). Et il arrive même qu'à l'atterrissage le temps des horloges ait rebroussé chemin, comme par enchantement : "L'avion de la Japan Air Lines qui décolle de Tokyo le 9 avril à 17 h 25 arrive à San Francisco le même jour, 9 avril, à dix heures du matin" (p. 290).

Jean-Yves Laurichesse,
Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Extrait de *Le Jardin des Plantes*
de Claude Simon,
Actes du colloque de Perpignan
(27 mars, 1999),
Presses Universitaires de Perpignan, 2000.



Claude Simon entre dans la bibliothèque de la Pléiade



Une biographie ne résume pas plus une vie que l'anthologie ne saurait résumer une œuvre. Tout au plus, l'une comme l'autre sont les repères d'une existence. Cependant, leurs jalons peuvent indiquer des ponts entre une destinée et son expression.

Claude Simon est né de l'union de Suzanne Denamiel et de Louis Simon. Notons que le futur Nobel porte le prénom de son grand-père paternel. La mort du père, dès les premiers engagements de la guerre en 1914, magnifie la mémoire du capitaine Simon en héros tragique de la grande guerre.

À la mort de la mère, il quitte Perpignan et le collège Arago. Il est confié à la tutelle parisienne de Paul Codet, cousin germain de

Suzanne Simon. Au collège Stanislas, l'écolier se forme au latin et aux mathématiques. Il suit des séjours linguistiques en Angleterre. Dans le cadre de la vie familiale, Paul Codet ouvre la curiosité de l'adolescent à l'art. Claude Simon, selon son propre aveu, suivra des cours «d'académie du cubisme». Il peint, il photographie. À sa majorité, un important héritage roussillonnais lui est transmis. Il lui assure l'indépendance économique.

Puis Claude Simon fait son service militaire dans la cavalerie. 1936 est une année décisive. Il part à Barcelone et s'engage dans le combat politique auprès des républicains dans les ravages de la guerre d'Espagne. Trois ans plus tard, il est mobilisé. Il est fait prisonnier. Il s'évade. Il se réfugie à Perpignan avant d'être obligé de se cacher à Paris où il abrite un réseau de résistance. En 1951, Claude Simon est hospitalisé. Pendant deux ans il luttera contre la tuberculose. Dix ans plus tard, il rencontre Réa Karavas qui deviendra son épouse. Il continue à manifester son intérêt pour l'art. Il préface Novelli, collabore avec Joan Miró. Il voyage en Grèce, puis aux États-Unis. En 1985, Claude Simon reçoit à Stockholm le prix Nobel de littérature. Il meurt vingt ans plus tard, le 6 juillet 2005.



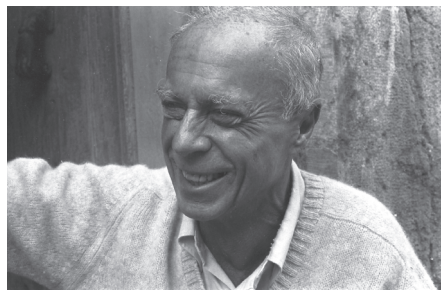
Chaque jalon de cette biographie prend un sens dans l'oeuvre de l'écrivain. L'Artois paternel apparaît dans *Triptyque* comme le Roussillon maternel est omniprésent dans *Les Géorgiques*, *Le Vent*, *L'Acacia*, *Histoire*, *Le Tramway*. L'engagement politique auprès des républicains espagnols se retrouve dans *Le Palace*. La guerre, celle du père comme la sienne, est présente dans la totalité de son oeuvre. De même, l'hospitalisation et l'horizon d'une fenêtre obsèdent bien des livres de Claude Simon. Mais peut-être, plus que tout, c'est la peinture et, plus précisément, le cubisme qui paraît marquer l'oeuvre du Nobel. Bien sûr, Claude Simon s'intéresse aux contemporains, à Gastone Novelli, à Rauschenberg, à Dubuffet, à Picasso. Bien sûr, il s'intéresse aussi aux anciens, à Poussin tout particulièrement, mais ce qui paraît dominer c'est son expérience de peintre transposée à l'écriture. L'écrivain Claude Simon paraît composer ses livres

selon les règles du cubisme analytique. Il utilise le procédé cubiste du «collage». Il multiplie les points de vue pour cerner les divers axes d'une réalité... C'est ce que l'admirable publication des *Oeuvres de Claude Simon*, dirigée par Alastair B. Duncan, met en évidence. Publié chez Gallimard dans la collection de la bibliothèque de la Pléiade, cet ouvrage est d'emblée la publication de référence sur un des plus grands écrivains du XX^e siècle, un écrivain qui a su hausser à la hauteur de l'universel ce qui aurait pu rester un ultra local roussillonnais.

Le déterminisme de ces quelques lignes ne saurait tout expliquer. Ce n'est d'ailleurs pas leur volonté. Elles souhaitent, par contre, mettre en évidence le fait que le premier personnage «simonien» de l'oeuvre de Claude Simon est leur auteur...

Jean Reynal,
Conseiller Culturel du Conseil Général des P.O.





Un ancien d'Arago à Claude Simon, célèbre ancien

Même si les noms de Perpignan, Salses ou d'autres localités du département ne figurent pas dans les livres de Claude Simon, une bonne partie de son œuvre a pour cadre le Roussillon dont il connaissait parfaitement les lieux et l'histoire. Héritier par sa mère, Suzanne Denamiel d'une famille de propriétaires terriens et de militaires, il a longtemps habité dans le grand hôtel particulier de la rue de la Cloche d'Or, avant de fuir la ville pour aller se réfugier dans la belle maison familiale de Salses, chassé par «la marée des juke-boxes».



Le collège de Perpignan



C'est à Salses qu'il a attendu le 17 octobre 1985 la proclamation du résultat du prix Nobel et c'est à Salses que nous avons foncé, avec le photographe Michel Coupeau, dès qu'Yves Mourousi eut annoncé de sa voix éraillée, en ouverture du journal de 13h, qu'il était lauréat. La maison était déjà assiégée par des camions et des personnels de la télévision et de la radio, tandis que les gendarmes canalisaient les journalistes et les curieux qui voulaient voir de près le nouveau Nobel. Ce n'était pas évident de se retrouver devant Claude Simon, quand on n'avait lu qu'un seul de ses livres, «*La Route des Flandres*», qui évoque la débâcle de l'armée française, en 1940. Ce qui frappait d'abord chez lui, c'était le regard, car il avait des yeux "bleu-faïence", comme son père Louis, capitaine au 24^e régiment d'infanterie coloniale (RIC) de Perpignan, qu'il a décrit à plusieurs reprises. Harcelé par les photographes, cameramen et journalistes, cet homme discret a fait preuve, ce jour-là, d'une longue patience, qui d'après Valéry est le propre des génies, pour fournir à la presse des éléments d'articles ou d'émissions de radio et de télévision. Mais on retiendra de cette trépidante journée que l'homme de plume, qui a eu droit à une considération particulière du nouveau Nobel, c'est M. Gary, le correspondant local de L'Indépendant qui ne manquait pas de signaler dans sa rubrique les allées et venues de Claude Simon et de son épouse Réa, entre Salses et Paris. Après cette agitation médiatique, aussi intense qu'éphémère, le calme est retombé sur le premier village roussillonnais, situé au sud de l'ancienne frontière, et l'écrivain a pu reprendre son travail d'écriture et ses promenades dans la garrigue embaumée par le thym et le romarin, d'où on découvre un extraordinaire panorama sur le Canigou, la plaine et les étangs.

La personnalité de l'auteur m'avait beaucoup impressionné et j'ai décidé de pousser plus loin mes maigres connaissances



sur son œuvre. Dans *La Route des Flandres* un nom m'avait intrigué, celui du capitaine de cavalerie de Reixach, imprononçable pour un francophone non averti : «chac, l'ixe comme ch-che et le ch à la fin comme k» précise l'auteur. Quand j'avais posé la question à Claude Simon, il m'avait répondu en esquissant un sourire : «je l'ai trouvé dans un annuaire». J'ai alors cherché un autre roman pour continuer ma quête et j'ai décidé de lire *Le Vent* à cause de son sous-titre : «tentative de restitution d'un retable baroque ». La première édition date de 1957 et les retables baroques n'ont vraiment été redécouverts qu'en 1973 avec la publication du livre de l'abbé Eugène Cortade par «Connaissance du Roussillon». Claude Simon avait donc fait preuve d'une extraordinaire sagacité en évoquant un retable baroque dans le sous-titre de son livre. *Le Vent* a pour décor un Perpignan balayé par les rafales de tramontane et l'auteur y démontre déjà un art de la description inégalé. Le souffle et le

rythme de la phrase lui donnent une force d'évocation qu'aucun prosateur français du XXe siècle, n'a atteint, tandis que l'art de trouver le mot juste la dote d'une précision absolue. On peut les relire des dizaines de fois à haute voix, à des mois de distance, on retrouve toujours la même magie d'une phrase ciselée par un orfèvre du verbe pour en faire une œuvre d'art. Claude Simon, qui a pratiqué avec talent la photographie, nous restitue ainsi un Perpignan des années 1950 que tous ceux qui ont connu cette époque retrouveront avec émotion, même si l'auteur, qui écrit des romans, ne s'est jamais laissé enfermer dans ce genre de comparaison. Au fil de l'œuvre, on retrouve à maintes reprises des descriptions de la ville, mais c'est surtout dans *Le Tramway* (2001) que Perpignan et le territoire qui va jusqu'à Canet, sont décrits avec pour la première fois une concession de taille : la mention de noms de lieux et même d'une expression en catalan ! *Le Tramway* ne comporte qu'un seul élément qui n'est pas conforme à la réalité perpignanaise, à moins que l'auteur n'ait voulu souligner une anomalie : les noms des poilus morts pour la France ne figurent pas, comme il l'écrit, sur le monument de la Promenade. Il serait peut-être temps de remédier à cet oubli et on devrait y trouver le nom du capitaine Simon. Son fils consacre des pages grandioses à ce régiment où les Catalans étaient frères d'armes avec les hommes venus de lointaines colonies. La conduite héroïque du 24e lors de batailles très meurtrières, où fut tué le capitaine Simon, lui valut le privilège d'être décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Valmy. En 2001, j'ai eu l'occasion d'apporter une modeste contribution à partir d'un appel téléphonique d'un colonel des troupes de marine à L'Indépendant pour informer la rédaction que les compagnons de l'Ordre national du Mérite allaient rendre hommage au 24e. J'ai parlé de Claude Simon au colonel Jean-Charles Vuillemin qui a été

très ému en lisant des pages du Nobel consacrées aux «marsouins» et a pris contact avec lui. Une cérémonie, organisée en Champagne le 27 décembre 2001 a été filmée et la cassette porte la mention suivante : «Minaucourt : l'hommage aux marsouins oubliés. Au coeur de l'Argonne, l'ordre national du Mérite et les jeunes sapeurs-pompiers marnais ont dévoilé une stèle à la mémoire du 24e Régiment d'Infanterie coloniale de Perpignan, dont les combats héroïques, en septembre 1914 près du Pont de Marson, lui ont valu de recevoir à Valmy, un mois plus tard, la Légion d'Honneur. Retour sur une épopée».

De même, la Franche-Comté, la région d'où était originaire Louis Simon a rendu depuis longtemps un hommage à son Nobel de fils, recueilli dans un petit livre : «Claude Simon, retour à Arbois Mai 1996». Celui qui a toujours mentionné dans le «Who's Who in France» au chapitre Carrière : «viticulteur à Salses, homme de lettres» était le petit-fils d'un petit vigneron d'Arbois. Le 11 mai 1996, la ville a apposé une plaque sur la maison où il venait en vacances chez ses tantes et, le lendemain, le village voisin des Planches a donné son nom à une rue. Dix ans après le Jura, il était temps que le Roussillon se souvienne de celui qui a trouvé les mots les plus beaux, les plus forts et les plus justes pour le décrire.

Bernard Rieu,
Journaliste - L'Indépendant.

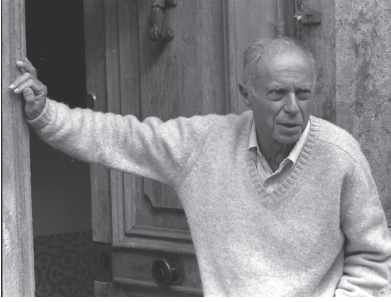




(Claude Simon)

La table de travail de Claude Simon

© reproduction autorisée par Mme Réa Simon



Claude Simon explique comment il écrit ses romans

Préface à "Orion Aveugle" Skira, "Les Sentiers de la Création", 1970

Je ne connais pour ma part d'autres sentiers de la création que ceux ouverts pas à pas, c'est-à-dire mot après mot, par le cheminement même de l'écriture.

Avant que je me mette à tracer des signes sur le papier il n'y a rien, sauf un magma informe de sensations plus ou moins confuses, de souvenirs plus ou moins précis accumulés, et un vague - très vague - projet.

C'est seulement en écrivant que quelque chose se produit, dans tous les sens du terme. Ce qu'il y a pour moi de fascinant, c'est que ce quelque chose est toujours infiniment plus riche que ce que je me proposais de faire.

Il semble donc que la feuille blanche et l'écriture jouent un rôle au moins aussi important que mes intentions, comme si la lenteur de l'acte matériel d'écrire était nécessaire pour que les images aient le temps de venir s'amasser (cependant, parfois, celles-ci arrivent plus vite, et je suis obligé de m'interrompre pour les noter rapidement en marge). Ou peut-être ai-je besoin de voir les mots, comme épinglés, présents, et dans l'impossibilité de m'échapper ?...

Pourtant ce ne sont pas des matériaux existants en soi comme les pierres d'un mur,

une tache de couleur - qui ne renvoie qu'à elle-même -, ou du bronze - que l'on peut toucher. Eux, d'une manière ou d'une autre, ils renvoient toujours à des choses. Mais peut-être le rôle créateur qu'ils jouent tient-il justement à ce pluriel.

Si aucune goutte de sang n'est jamais tombée de la déchirure d'une page où est décrit le corps d'un personnage, si celle où est raconté un incendie n'a jamais brûlé personne, si le mot sang n'est pas *du* sang, si le mot feu n'est pas *le* feu, si la description est impuissante à reproduire les choses et dit toujours d'autres objets que les objets que nous percevons autour de nous, les mots possèdent par contre ce prodigieux pouvoir de rapprocher et de confronter ce qui, sans eux, resterait éparés.

Parce que ce qui est souvent sans rapports immédiats dans le temps des horloges ou l'espace mesurable peut se trouver rassemblé et ordonné au sein du langage dans une étroite contiguïté. Une épingle, un cortège, une ligne d'autobus, un complot, un clown, un Etat, un chapitre n'ont que (c'est-à-dire ont) ceci de commun : une tête. L'un après l'autre les mots éclatent comme autant de chandelles romaines, déployant leurs gerbes dans toutes les



... de l'écriture et de la construction de la langue. Les mots sont des chemins qui se croisent et se rejoignent. C'est ainsi qu'ont été écrits *La Route des Flandres*, *Le Palace* et plus encore *Histoire*, et plus encore (il faut du temps pour se débarrasser peu à peu des mauvaises habitudes inculquées) les pages que voici, nées du seul désir de "bricoler" quelque chose à partir de certaines peintures que j'aime. Textes qui, tous, se sont faits d'une façon absolument imprévue de moi au départ, les quelques images initiales s'étant, en cours de route, précisées et augmentées de toutes celles que l'écriture et les nécessités de construction leur ont ajoutées.

Et voici que ce sentier ouvert par *Orion aveugle* me semble maintenant devoir se continuer quelque part. Parce qu'il est bien différent du chemin que suit habituellement le romancier et qui, partant d'un "romancement" aboutit à une "fin". Le mien, il tourne et retourne sur lui-même, comme peut le faire un voyageur égaré dans une forêt, revenant sur ses pas, repartant, trompé (ou guidé ?) par la ressemblance de certains lieux pourtant différents et qu'il croit reconnaître, ou, au contraire, les différents aspects du même lieu, son trajet se recoupant fréquemment, repassant par des places déjà traversées, comme ceci



et il peut même arriver qu'à la "fin" on se retrouve au même endroit qu'au "commencement".

Claude Simon,

© reproduction autorisée par Mme Réa Simon

L'A.A.A. : de 1808 à nos jours

L'Amicale des Anciens d'Arago (A.A.A.) est née en 1897.

Trois établissements scolaires de Perpignan sont à son origine :

- Le collège municipal, créé en 1808
- Le collège moderne «la SUP»
- le collège Arago, «le Vieux Bahut», devenu en 1956 l'actuel Lycée Arago.

En 1953, l'amicale des anciens élèves du collège moderne a rejoint notre amicale.

L'article 2 des statuts d'origine précise les objectifs :

- «entretenir les relations d'amitié qui se sont formées dans nos établissements,
- venir en aide aux anciens élèves malheureux, à leurs veuves et leurs enfants.
- exercer un patronage efficace, à la sortie de la scolarité, sur les élèves qui ont besoin d'un appui moral, leur rendre plus facile le chemin de la profession et favoriser leurs débuts dans la carrière où il seront entrés.
- s'intéresser aux progrès, à l'amélioration et à la prospérité des établissements».

Bien sûr, nous nous réunissons avec plaisir pour évoquer nos souvenirs d'étudiants, mais aussi et surtout, pour aider les élèves actuels à se projeter dans l'avenir et connaître l'exemple de leurs anciens.

Chaque année, nous baptisons du nom d'un ancien célèbre le groupe des élèves entrant au lycée.

Aujourd'hui, en 2006, vous êtes **la promotion Claude Simon, écrivain, prix Nobel de littérature**. Nos activités, conférences, expo, etc... sont multiples.

Notre revue annuelle **Ricochet** retrace l'actualité et la mémoire de notre association. Depuis bientôt deux ans, nous sommes entrés dans le monde d'Internet avec notre site :

www.anciensd'arago.com. Vous y trouverez tout sur notre association : activités, annuaire, photos, etc... De l'autre bout du monde, vous pouvez communiquer avec nous. Anciens élèves d'Arago, si ce n'est déjà fait, adhérez à l'Amicale. Quant à vous, qui entrez aujourd'hui à Arago, lorsque vous le quitterez avec le bac, rejoignez vos camarades et les anciens au sein de notre association.

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés et qui ont participé au succès de ce livret. Vous relèverez leurs noms et qualités dans chacun de leurs articles.

Notre reconnaissance va également aux annonceurs des pages de couverture, à L'Indépendant et aux Editions de Minuit pour les photos et documents qu'ils nous ont généreusement fournis.

Je remercie particulièrement Mireille Calle-Gruber pour son concours, ainsi que Réa Simon qui a accepté d'emblée notre projet et nous a honorés de sa sympathie.

**Jules-Vincent Argence,
Amicale des Anciens d'Arago**

AMICALE DES ANCIENS D'ARAGO
Lycée Arago
Avenue Paul Doumer
66000 Perpignan

Directeur de la publication :
Yvan Bassou
Chef de projet :
Jules-Vincent Argence

Dépôt légal : Août 2006
Diffusion gratuite

ISA Impressions. Saint-Estève

Crédits photographiques :
Editions de Minuit
L'Indépendant





TORCATIS

la LIBRAIRIE
de PERPIGNAN...!

10, RUE MAILLY • PERPIGNAN
TÉL. : 04 68 34 20 51

Association des lecteurs de Claude Simon

(association loi 1901 : siège social :
B.P. 56,75222 Paris cedex 05— France)

Depuis un demi-siècle, l'oeuvre de Claude Simon enthousiasme et déconcerte ses lecteurs.

Créée en 2003, l'Association des Lecteurs de Claude Simon s'est donné pour tâche de rassembler les fidèles de l'oeuvre, quels que soient leur origine et leur statut.

Son activité consiste principalement dans l'organisation et le soutien de manifestations destinées à mieux faire connaître l'oeuvre. A cette fin, nous avons mis en place un **séminaire de recherche** (deux séances par an, dans les locaux de l'ENS de la rue d'Ulm, à Paris, annoncées sur le site **Fabula** : www.fabula.org) où sont proposées de nouvelles approches de l'oeuvre et où sont fournies des informations sur les recherches menées en France comme à l'étranger.

Pour rendre plus accessible encore l'oeuvre de Claude Simon, nous avons créé un **Centre de ressources critiques** (hébergé par la bibliothèque universitaire de Paris-VIII et mis à la disposition des chercheurs) qui recueille toutes les traductions des textes de l'écrivain (grâce à un don généreux de Réa et Claude Simon), et l'ensemble des livres, articles, revues, documents audiovisuels qu'ils suscitent.

De même, des **Cahiers Claude Simon** édités par les Presses Universitaires de Perpignan, à raison d'un numéro par an, sont livrés gratuitement aux adhérents et en vente dans le commerce.

Convaincus de notre dette envers une oeuvre qui dessille les consciences, nous avons ainsi souhaité rassembler les échos dispersés que les romans de Claude Simon continuent à susciter de par le monde.

*Dominique Viart
Président de l'Association
Professeur à l'Université de Lille 3*

Salses le Château



*La forteresse,
une des promenades favorites de Claude Simon*



Centre Méditerranéen de Littérature
45 Quai Vauban 66000 Perpignan
Tél. 04 68 51 10 10 - Fax. 04 68 51 42 44
E-mail : cml.secretariat@caramail.com
site : www.cml-66.fr